

Extrait du La Révolution en Charentaises

<http://larevolutionencharentaises.com/spip.php?article50>

Le droit à la paresse

- La bibliothèque du révolutionnaire -



Date de mise en ligne : jeudi 16 mars 2006

Copyright © La Révolution en Charentaises - Tous droits réservés

Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis des siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture.

Ainsi débute "Le droit à la paresse", de Paul Lafargue. Socialiste révolutionnaire, proche de Proudhon puis de Marx dont il épouse la fille, Laura, Lafargue combat sa vie durant un système économique, politique et social qu'il exècre et qui le lui rend bien. Il passe en effet plusieurs années en exil et en prison. Il est l'auteur d'une pensée authentiquement révolutionnaire et généreuse, à l'image de ce "Droit à la paresse" plein d'espoir et d'humour.

Le travail : « un dogme désastreux »

L'étonnement - faussement naïf - constitue le point de départ de la réflexion de Lafargue. Etonnement devant cette « *étrange folie* » qui s'est emparée de la classe ouvrière et qui l'amène à parler « *d'amour du travail* » à une époque où les usines sont synonymes de douleur, de misère et de corruption. Etonnement aussi devant la réaction des prêtres, des économistes et des moralistes, qui encouragent la « *passion moribonde* » des prolétaires en la sacro-sanctifiant.

Lafargue constate un décalage radical entre le discours des classes dirigeantes sur le travail et la réalité vécue par les classes laborieuses. Les premières mettent l'accent sur le travail comme facteur de progrès et de bien-être social. Les secondes vivent des journées de travail dans des conditions particulièrement difficiles, sans pour autant parvenir à s'extraire de la plus extrême précarité. Complètement aliénées, elles luttent pour un « *droit au travail* » sans réaliser que c'est précisément le travail qui dégrade leurs conditions de vie.



Classes dirigeantes et classes laborieuses se retrouvent néanmoins sur un point : l'amour du travail et le rejet borné de l'esprit de jouissance. Une position que résume bien Thiers : « *je veux rendre toute puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici-bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : jouis* ».

Lafargue souligne que ce comportement masochiste n'a pas toujours été la norme. Les philosophes de l'Antiquité enseignaient le mépris du travail considéré comme une dégradation de l'homme libre. Certains d'entre eux, à l'image d'Aristote, voyaient dans le progrès technique l'occasion de libérer les hommes. Lafargue regrette que l'inverse se soit produit : le développement de nouvelles machines a renforcé l'asservissement des travailleurs.

« La passion aveugle, perverse et homicide du travail transforme la machine libératrice en instrument d'asservissement des hommes libres »

Les avancées techniques réalisées depuis le début de la première révolution industrielle ont permis de considérables gains de productivité. Au lieu de diminuer la durée de travail des prolétaires, ces gains ont eu l'effet opposé : « à mesure que la machine se perfectionne et abat le travail de l'homme avec une rapidité et une précision sans cesse croissantes l'ouvrier, au lieu de prolonger son repos d'autant, redouble d'ardeur, comme s'il voulait rivaliser avec la machine ». D'où des journées plus longues, la suppression de jours fériés et une augmentation exponentielle de la production.

Avec ironie, Lafargue souligne que les bourgeois sont les grands gagnants de cette concurrence entre l'homme et la machine, ce qui nécessite de leur part quelques efforts d'adaptation : « pour remplir sa double fonction sociale de non - producteur et de surconsommateur, le bourgeois [doit] non seulement violenter ses goûts modestes, perdre ses habitudes laborieuses d'il y a deux siècles et se livrer au luxe effréné, aux indigestions truffées et aux débauches syphilitiques, mais encore soustraire au travail productif une masse énorme d'hommes afin de se procurer des aides ». Et cela au péril de sa santé !

Malgré ses efforts la classe dirigeante - aidée de ses domestiques - n'arrive pas à consommer toute la production des travailleurs et doit donc à la fois trouver de nouveaux débouchés (colonies), réduire la durée de vie des produits vendus et créer des besoins factices. Comme l'indique Lafargue, « en présence de cette double folie des travailleurs de se tuer de surtravail et de végéter dans l'abstinence, le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces, mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de leur créer des besoins factices ».

« Des loisirs pour goûter les joies de la terre, pour faire l'amour et rigoler, pour banqueter joyeusement en l'honneur du réjouissant Dieu de la fainéantise »

Pour Lafargue, il est donc nécessaire d'obliger les ouvriers à consommer leurs produits, ce qui aurait pour effet de débarrasser du travail de surconsommation et de gaspillage les rentiers et les capitalistes.

Parallèlement, les gains de productivité devraient se traduire par une diminution de la durée du temps de travail. Lafargue estime que « le travail ne deviendra un condiment de plaisir de la paresse, un exercice bienfaisant à l'organisme humain, une passion utile à l'organisme social que lorsqu'il sera sagement règlementé et limité à un maximum de trois heures par jour ».

Libérées de leur passion extravagante pour le travail, les classes laborieuses pourraient enfin jouir de la vie, banqueter, faire l'amour et rigoler.

Conclusion

Et Lafargue de conclure : « Les socialistes révolutionnaires ont à recommencer le combat qu'ont combattu les philosophes et les pamphlétaires de la bourgeoisie ; ils ont à monter à l'assaut de la morale et des théories sociales du capitalisme ; ils ont à démolir, dans les têtes de la classe appelée à l'action, les préjugés semés par la classe régnante ; ils ont à proclamer, à la face des cafards de toutes les morales, que la terre cessera d'être la vallée de larmes du travailleur ; que, dans la société communiste de l'avenir que nous fonderons « pacifiquement si possible, sinon violemment », les passions des hommes auront la bride sur le cou, car « toutes sont bonnes de leur nature, nous n'avons rien à éviter que leur mauvais usage et leurs excès [1] » ».

Post-scriptum :

Le droit à la paresse, Paul Lafargue. Disponible dans la collection Mille et Une Nuits, n°30

[1] Descartes, Les passions de l'âme